

Pour conclure...

Des médias, des sciences et des textes

Régimes actuels de construction des objets et paroles scientifiques

Yves Jeanneret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/335>

ISBN : 2878541995

ISSN : 2108-6605

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 199-218

ISBN : 2878541995

ISSN : 1242-8345

Référence électronique

Yves Jeanneret, « Des médias, des sciences et des textes », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 11 mai 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cediscor/335>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Les carnets du Cediscor

Pour conclure...

Des médias, des sciences et des textes

Régimes actuels de construction des objets et paroles scientifiques

Yves Jeanneret

- 1 Le sème de pluriel qui titre ce recueil (« sciences et politique »), comme la journée d'étude dont il est issu (« Sciences et médias ») me semble significative. En d'autres temps, on aurait peut-être titré : *Le discours de vulgarisation, Reformulation et paraphrase* ou encore *La médiation scientifique*. Loin de tels modèles généralisants, ces pluriels suggèrent trois idées :
 - les sciences et les médias sont des réalités hétérogènes ;
 - les discours ne sont pas indépendants de leurs supports ;
 - les faits pertinents apparaissent lorsque, loin de vouloir saisir la clôture d'un genre, on traverse les textes et les contextes.
- 2 Les études ici recueillies posent la question des rapports entre (différentes) mises en texte de savoirs (diversement) légitimes et les supports (hétérogènes) de communication sociale, plutôt que de défendre *unefonction*, si paradoxale soit-elle, de *la* communication scientifique.
- 3 Cette posture, que je schématise ici à dessein, engage des conséquences théoriques et méthodologiques importantes, qu'il n'est pas possible de discuter complètement dans le cadre d'un article, ni d'ailleurs à une seule voix. Lecteur de ces travaux, je proposerai ici une contribution limitée, sur un point qui me semble essentiel : la complexité des instances médiatiques et ce qu'elle peut impliquer pour l'analyse des discours, par rapport à une conception plus abstraite du « discours circulant »¹. Cette question me semble un préalable pour aborder les changements significatifs qui pourraient affecter aujourd'hui l'espace public de communication sur les sciences : seconde question, extrêmement difficile, qui mérite une discussion interdisciplinaire, que je ne ferai ici qu'ébaucher.

1. Le fantôme de la scientificité

- 4 Les analyses actuelles insistent sur l'hétérogénéité à l'œuvre dans la référence aux savoirs scientifiques. Cela tient, me semble-t-il, à ce que les chercheurs regardent davantage à *distance d'intérêt* les documents qui évoquent ces savoirs (Jeanneret, 1994 : 381-385), mais aussi à ce que le regard qu'ils portent sur eux est plus large que par le passé : ainsi reconnaît-on d'emblée la multiplicité des ressorts de l'écrit scientifique, plutôt que de vouloir confronter les documents à une formule qui pourrait en rendre compte. Le visible naît en quelque sorte d'un affranchissement du prévisible.
- 5 L'attention aux documents, l'effort pour considérer leur matérialité et leur complexité textuelle, d'une part, pour les inscrire dans un contexte singulier d'autre part, font disparaître l'idée trop simple d'une information-scientifique-et-technique (IST) ou d'une communication scientifique, dont il faudrait établir la fonction, soit en justifiant un rôle, soit en révélant une manipulation. Écrites et lues dans les médias de grande diffusion, les sciences sont plurielles, et elles le sont à plusieurs titres : par le statut culturel différent de leurs objets, par leur relation possible aux publics, par les ressources symboliques qu'elles produisent et mobilisent, par les postures et paroles qui les incarnent. Pour être plus explicite : les sciences ne sont pas seulement *duelles* (primaires vs traduites, ésotériques vs exotériques, exactes vs humaines, pures vs appliquées, etc.) mais plurielles : pas seulement antithétiques et systématiques, mais hétérogènes et historiques.
- 6 L'important est que cette pluralité se traduise dans les enquêtes, les méthodes et surtout les hypothèses théoriques. Il ne devrait plus aujourd'hui être question de définir *la* méthode, *la* langue, *la* communication scientifiques. Cela ne signifie pas que nous ayons à nous désintéresser de la présence du *motif de l'unité de la science*, en tant que motif idéologique, ni à en observer la virulence, à certains égards intacte, dans les textes que nous analysons. Mais ce motif de l'unité, qui donne consistance et valeur rhétoriques aux sciences, ne peut fournir à notre lecture des textes, ni sa finalité fonctionnelle, ni son canon formel.
- 7 Cette idée ne va pas de soi dans notre idéologie qui se précipite à chaque occasion sur la conviction qu'il y aurait *une* méthode scientifique, et surtout que cette méthode, née tout armée de l'usage fait par la physique des mathématiques, pourrait être le canon de toute rationalité (Jeanneret, 1998 :235-250) ; elle pose plus précisément de redoutables problèmes à l'analyse des discours, qui se serait bien satisfaite (qui s'est parfois satisfaite) du fait qu'il existerait un discours scientifique. L'unicité de la science, si elle existait, aurait pour avantage de fournir à l'analyste de discours un texte premier, un point d'appui à partir duquel il pourrait soulever le monde de l'énonciation et de la représentation. Mais elle n'existe pas, et l'on ne fait pas ici comme si elle existait. Il n'y a pas d'atlante dans l'édifice de la réécriture.
- 8 Cette pluralité irréductible du fait scientifique a été établie par ceux qui ont soumis à critique le fantasme de l'unité des sciences et son rôle idéologique (Lecourt, 1981), montré que l'universalité de la science n'est pas donnée dans sa pratique (Jurdant, 1973), mis en évidence la pluralité des intérêts que peut servir la connaissance (Habermas, 1968), soumis à examen l'existence d'*une* langue et d'*un* discours scientifiques (Decrosse et Natali, 1988 ; Beacco, 1992). Connue de longue date mais périodiquement refoulée dans la conduite des analyses, cette pluralité est ici privilégiée et déployée. L'analyse des discours triviaux évoquant ou convoquant les sciences n'a pas besoin pour se développer de se

penser comme appendice d'une théorie du discours scientifique. Elle peut envisager d'emblée la forme propre de ces discours.

2. Implications de communication

- 9 L'analyse des textes médiatiques évoquant, à divers titres, les sciences trouve son autonomie dans cette reconnaissance de l'hétérogénéité du fait scientifique, dès lors que celle-ci n'est pas simplement regardée comme une sorte de paramètre extérieur à la communication, mais qu'elle se trouve *impliquée* dans l'analyse communicationnelle. On pourrait formuler, dans sa plus grande généralité, le cadre théorique ainsi défini : dans la poétique des textes médiatiques quelque chose se construit, qui tient compte de l'hétérogénéité des pratiques scientifiques, place cette hétérogénéité dans la perspective de ses significations sociales possibles ; ce processus sans cesse reconduit sous des formes différentes permet une représentation et une pérennité des pratiques scientifiques elles-mêmes, qu'elle rend publiquement pensables, racontables, défendables, invoquables (ou au contraire récusables). Une telle construction se fait dans la double face d'une relation aux spécialistes et d'une relation à des « publics » plus larges. C'est à mon avis un ensemble d'*implications* de communication, plutôt que de « contrats »²: tout texte évoquant à quelque égard les sciences propose des rapports énonciatifs, une définition des frontières de la scientificité, une pertinence du discours sur les sciences, renvoyant d'une façon ou d'une autre à une définition de leur intérêt et de leurs enjeux. L'implication de communication que pose chaque texte n'est pas absolument neuve, puisque des configurations récurrentes sont repérables et que toute nouvelle implication fait signe vers des modèles précédents, mais elle n'est pas non plus uniforme et elle peut engager des poétiques profondément différentes.
- 10 Le lien s'affirme ainsi entre l'étude des discours médiatiques contemporains et les enquêtes historiques, sur la coproduction de l'idée de science et de sa communication sociale (Bensaude et Rasmussen, 1997 : 14-30 ; Vaillant, 1996) et sur la mise en place de liens structurels entre savoir et pouvoir (Lecourt, 1990 ; Serres, 1989) : ces réalités fondatrices de l'*épistémocratie* issue du XIX^e siècle demandent à être analysées au présent, au moment où ces traditions, sans disparaître, perdent de leur évidence. C'est, me semble-t-il, pour penser réellement ces implications de communication, qui sont toujours réalisées dans le cadre matériel et social de supports tangibles, que l'analyse de discours a été conduite à s'arrêter sur la complexité des phénomènes désignés par le mot *médias*. Cette complexité est particulièrement convoquée, sinon toujours thématifiée, dans les travaux ici rassemblés. Le recours y est constant aux différents niveaux d'organisation de ce qui fait aujourd'hui une production médiatique³, ce qui me semble neuf dans la tradition de l'analyse de discours.
- 11 La prise en compte attentive des médias a plusieurs effets structurants sur la façon d'analyser les discours, en vertu même de la pluralité des significations que nous donnons au terme « média ». Peut-être n'est-il pas inutile de s'employer ici à résumer les choses, quitte à courir le risque de les schématiser un peu.

3. Espaces et regards de la communication

- 12 Pour l'analyse de discours, comme pour la rhétorique ou l'histoire des sciences, l'idée de média convoque avant tout celle de public, ce que les anglo-saxons nomment *audience* : une topologie sociale de l'échange, cadre pour la représentation mutuelle des interactants et pour la communauté linguistique et discursive qu'ils peuvent constituer. « Média différent » signifie donc avant tout « public différent », ou plus exactement, hypothèses différentes sur le cadre de communication. Cette première acception de la notion de « mass media », lieu d'*actualisation discursive d'un destinataire de masse*, marque puissamment la tradition de l'étude des faits de vulgarisation ; plus exactement, celle-ci est l'un des champs privilégiés dans lesquels a été repérée et décrite cette topologie constitutive de la communication sociale. La différence qui habite les pratiques d'une même langue et les opérations discursives qui gèrent, pour la réduire ou pour la spectaculariser, cette différence ont été posées, contre toute évidence de la compétence partagée, dans la description des textes de vulgarisation. Surtout, ces études ont montré l'impossibilité de distinguer strictement, dans ce jeu de la différence et de l'unité, l'espace de la langue et celui du discours (Mortureux, 1982).
- 13 Ce sont, paradoxalement mais logiquement, les limites même que les acteurs scientifiques imposent à la communication qui donnent une pertinence et une visibilité particulières à cette construction des espaces de communication : on le rappelle ici, à juste titre, contre toute représentation du processus de communication scientifique comme un simple *continuum*.
- 14 Dans cette première acception de la notion de média, ce qui est important, c'est l'espace technique et social de la diffusion, la dimension d'abord *médiologique*, puis *pragmatique* de la communication, au sens le plus strict. Derrière l'espace empirique des échanges, se construit la représentation imaginaire des interactants et de leur communauté instable. En somme, c'est la multiplicité des regards virtuels qui est ici en jeu. Ce point de vue s'impose dans toutes les études ici rassemblées, et à juste titre. Cette visée rhétorique de l'idée de médias⁴ reste essentielle, en ce qui concerne la socialisation des savoirs spécialisés. D'une part, elle met en évidence la *signifiante sociale* des signes, l'émergence conjointe des usages et des sens, processus tendu entre langue et discours, dont les ressorts sont analysés avec une précision croissante ; d'autre part, elle éclaire la lecture des documents par des perspectives emboîtées, qui imposent d'aborder à plusieurs niveaux et en fonction d'attentes différenciées ce qui peut faire intérêt et sens dans un ensemble discursif. Car les regards liés aux diverses communautés ne se chassent ni ne s'excluent : ils se superposent.
- 15 Cette première hétérogénéité, celle des publics, est diffuse et omniprésente : elle rend lisibles les inscriptions multiples du destinataire modèle dans tous les choix, lexicaux, explicatifs, énonciatifs, argumentatifs, etc. C'est elle qui fait que toute analyse microstructurale convoque des hypothèses sur un cadre de communication sociale. Liée à des faits structurels, cette dimension de la réalité médiatique survit, dans ses logiques les plus générales, aux mutations sociologiques de l'espace public. Elle explique, comme on le rappelle ici, que certains problèmes et certains ressorts de la communication sur les sciences perdurent, depuis qu'une diffusion des textes excédant un cercle étroit de spécialistes est possible, et donc qu'il existe bien une problématique philosophique durable et une tradition poétique intertextuelle dans la communication scientifique

sociale (Jeanneret, 1994). Il me semble d'ailleurs que cet intérêt pour le lien entre espaces de communication et économie des discours rapproche les théoriciens du discours de vulgarisation et les acteurs de l'entreprise vulgarisatrice elle-même. L'histoire de la vulgarisation l'atteste : les écrivains de sciences ont élaboré, de longue date et de façon particulièrement vive, la gestion de la pluralité des espaces et publics de la communication ; plus généralement ils ont compris le rôle de la distance dans l'acte de communiquer, ce qui s'exprime notamment dans les préfaces et métadiscours, formes de prédilection des vulgarisateurs (Jeanneret dans Bensaude-Vincent et Rasmussen 1997 : 69-97 ; Chouteau, 1999).

4. Espace(s) public(s), enjeux, légitimités

- 16 Mais cette première définition du média comme espace large de communication n'est éclairante que si l'approche quantitative et empirique du *public* est articulée à une réflexion politique sur l'*espace public* en tant que catégorie politique et culturelle : conflits et pouvoirs qui traversent l'expression publique, conditions d'accès à cette expression, jeux institutionnels qui organisent le droit à la parole, normes selon lesquelles tel ou tel discours est recevable (Pailliant, 1995). Si l'hétérogénéité communicationnelle fonde dès l'origine l'analyse du discours scientifique, la considération de l'espace public comme lieu de confrontation des régimes de discours renouvelle aujourd'hui la lecture de cette hétérogénéité. Et si l'analyse des textes médiatiques sur les sciences joue un rôle essentiel en politique, c'est dans la mesure où l'autorité des savoirs légitimes, de divers ordres, est au cœur du fonctionnement de l'espace public contemporain.
- 17 Les situations conflictuelles, qui rompent publiquement les partages implicites de territoires symboliques, manifestent particulièrement le fait que, loin de constituer une activité cohérente et autonome, la communication sur les sciences convoque des logiques de légitimation des textes et des paroles incompatibles entre elles. Les scandales portant sur les valeurs scientifiques, comme l'affaire du sang contaminé, les polémiques sur le développement techno-scientifique ou les colloques organisés par les scientifiques contre l'obscurantisme attirent périodiquement notre attention sur les conceptions contradictoires de la légitimation des savoirs qui circulent dans les discussions contemporaines ; les procès en imposture, comme l'affaire Sokal, provoquent une brutale confrontation des régimes d'accès à la parole et de reconnaissance des textes. Mais, comme on le voit au fil de ce recueil, ces contradictions et cette hétérogénéité sont en permanence vives dans l'espace social : ces contradictions travaillent secrètement les textes, lorsqu'elles ne s'y manifestent pas explicitement, et les rencontres, conflits et compromis qu'elles occasionnent éclairent chacune des lectures ici proposées.
- 18 L'espace public ainsi défini ne se caractérise pas seulement par sa plus ou moins grande ouverture, mais aussi par les règles, normes et conflits qui le traversent et surtout par le statut qu'il confère aux médias, comme carrefour de diverses prétentions à la légitimité, concrétisant un idéal démocratique, non sans configurer des pouvoirs inégaux d'accès à la parole. On peut donner quelques exemples. Comprendre l'instabilité sémantique des emplois du terme « expert » conduit, par-delà les rhétoriques observables, à reconstruire une géographie des paroles autorisées, et même des silences autorisés, qui dispense certains acteurs d'avoir à expliciter leur légitimité : logique qui a quelque chose à voir avec la façon dont les médias font appel à la science comme à une transcendance flottante, parce que soustraire certaines idées à l'argumentation est une nécessité de

gestion des pratiques symboliques (Legendre, 1982). Analyser réellement la rhétorique des discours spécialisés nécessite de ne pas les regarder seulement comme exposition de connaissances mais comme actes d'évaluation, inscrits dans les enjeux de divers espaces de confrontation et de jugement (Moirand, 1995 : 81-93). Explorer les formes multiples des discours intermédiaires entre communication spécialisée et édition de grand public permet de repérer des stratégies liées à divers espaces d'évaluation et de légitimation des valeurs de savoir (Beacco, 1995 : 135-153)

- 19 Il me semble que prendre en compte cette seconde définition des médias va jusqu'à modifier la relation entre méthode et hypothèse en analyse de discours et réinscrire, au sein de cette discipline, la pratique littéraire de la lecture interprétative. Car admettre ce statut trivial des objets de presse, tendus entre plusieurs espaces de légitimité, équivaut à abandonner une rationalité ou une fonctionnalité unique pour les expliquer. Si l'on m'autorise une métaphore, il me semble que la lecture tourne autour des observables textuels, pour formuler des hypothèses sur leur inscription possible dans certains contextes politiques et culturels, plutôt que de traiter le texte comme un ensemble de vérifications d'une fonctionnalité préalablement repérée. Ce *style exploratoire* de l'analyse, sensible dans toutes les études, me semble essentiel. C'est à ce prix, par exemple, que l'étude des régularités lexicales ou énonciatives, au lieu de se borner à constater une infidélité des médias aux usages spécialisés du lexique ou de simplement établir le truisme que chaque acteur cherche à privilégier son point de vue, peut émettre des hypothèses sur les divers enjeux et régimes de discours dans lesquels s'inventent et se fixent les usages : ce qu'illustre par exemple une analyse politiquement située de la désignation d'objets chargés d'enjeux comme le « foulard islamique » (Petiot, 1995 : 43-62).
- 20 Ce nouveau style de l'analyse ouvre plusieurs perspectives. Il permet d'échapper aux simples typologies de fonctions, pour décrire la confrontation entre logiques sociales. Il conduit à identifier des déplacements significatifs dans la façon dont la légitimité des savoirs scientifiques est invoquée, ou discutée, à partir des systèmes éditoriaux et énonciatifs de la presse. Mais c'est par là également un moyen de saisir l'autonomie relative des médias, en tant qu'institutions éditoriales situées : ceux-ci sont en effet pris entre le rôle politique et informationnel qui les justifie en tant qu'institutions démocratiques, la tradition littéraire et rhétorique qui les définit comme objets culturels, et les exigences de rentabilité des industries informatives qui leur imposent de trouver leur créneau de marché.

5. Espace éditorial, objet matériel, configuration sémiotique

- 21 Cette approche des médias en tant que lieu social et institutionnel d'exercice d'une autorité éditoriale est essentielle dans l'histoire de la presse. L'analyse des régimes de référence à la notion d'« expert », ou celle des constructions discursives de la catégorie du « témoin » peuvent se comprendre dans le cadre de cet exercice situé d'une initiative éditoriale de la presse : elles pourraient être rapprochées des études menées sur les modes d'incarnation de l'acteur ordinaire à la télévision (Mehl, 2000) ou sur la construction socio-sémiotique du rôle de l'expert dans les programmes télévisuels (Chevalier, 1999). En effet, le régime du lexique me semble dans ce cas impossible à dissocier des conditions sociales de la communication, car l'expert et le témoin sont des

énonciateurs dont le statut est produit par le processus communicationnel et éditorial lui-même : les termes qui les désignent sont, d'une certaine façon, des déictiques élargis, renvoyant, par-delà une situation empirique de communication, à une sorte de cadre métacommunicationnel (des *méta-déictiques*).

- 22 Le concept de *transversalité*, ici revendiqué, prend ainsi un sens fort. Les médias sont des institutions éditoriales particulières, en ce qu'elles exercent une responsabilité rhétorique propre, mais dans le cadre trivial, dans la rencontre des espaces de légitimité d'une société. Leur ligne rédactionnelle et rhétorique ne peut être expliquée par le seul développement d'une communauté discursive unique, mais elle consiste plus que toute autre à assurer des rencontres de publics, de logiques, de légitimités. C'est d'ailleurs ce statut de carrefour d'enjeux qui fait l'intérêt de la communication des sciences. Il me semble que les analyses de la communication scientifique se partagent en deux catégories fondamentales, celles qui se proposent d'identifier une *vraie* fonction de cette communication, et celles qui partent de l'idée qu'il y a une *polychrésie* du procès de communication, que la communication sociale sur les sciences est intéressante parce qu'elle est désorientée, tirillée entre plusieurs fonctions, non cantonnée dans un régime circonscrit de discours, et à cet égard révélatrice des enjeux les plus vifs de notre société (Jeanneret, 1994 : 215-241)⁵.
- 23 À ce stade de l'analyse, je voudrais souligner qu'il n'y a pas de lecture des textes, qu'elle soit microstructurelle ou macrostructurelle, qu'elle soit herméneutique ou fondée sur le comput, qui ne mobilise une conception des rapports entre production sociale du destinataire, conception de l'espace public et définition de la fonction éditoriale. En particulier, le lien est très fort entre la conception que nous pouvons privilégier, explicitement ou implicitement, des enjeux et des règles de l'espace public et la perspective de lecture dans laquelle nous plaçons les textes relatifs aux savoirs. Par exemple, la théorie de la médiation sociale joue un rôle essentiel dans le modèle dit du « troisième homme » (Roqueplo, 1974), la thèse de la fragmentation de l'espace public suggère une lecture des institutions de diffusion des savoirs en termes de lutte entre industrialisation et autonomie (Fayard, 1988 ; Cartelier, 1997), l'analyse des médias comme lieux de survie d'une démocratie médiatisée conduit à souligner l'activité interprétative des récepteurs (de Cheveigné, 1997), la sociologie de la traduction et des représentants présente les textes de vulgarisation comme des intérêts des scientifiques professionnels (Jacobi, 1999).
- 24 C'est à ce stade de l'analyse que l'originalité des études ici recueillies se manifeste le mieux. En effet, même si l'un des modèles « classiques » cités ci-dessus est revendiqué ici ou là au cours de ces études, l'analyse des discours s'affranchit de tout projet de proposer une *détermination en dernière instance* des formes discursives, de traiter les textes de communication scientifique comme actualisation d'une fonction sociale. C'est que les médias sont regardés en un autre sens, le plus déterminant à mes yeux, celui qui les définit comme des *dispositifs matériels et symboliques* aptes à construire des équilibres, plus ou moins instables, entre les discours sociaux : cette dernière dimension de la notion de médias est celle qui permet de penser que les productions communicationnelles sont autre chose que l'actualisation de logiques sociales existant en dehors d'elles. Mais elle place de ce fait la question du texte, comme objet matériel et symbolique composite, au cœur du programme d'analyse des discours.
- 25 En d'autres termes, les savoirs sur les sciences ne sont pas seulement plongés dans un espace social plus large que la communication spécialisée, ils ne sont pas seulement

exposés à des logiques d'expression et de légitimation tributaires des règles de l'espace public. Ils font l'objet d'une production spécifique qui tient aux modalités de circulation et d'élaboration des documents, aux contraintes spatiales et temporelles des supports, aux effets de réécritures successives, aux substances signifiantes diverses dans lesquelles elles s'expriment, aux « formats » textuels, iconiques et intersémiotiques dans lesquels les discours doivent se couler. Les rapports de l'image et du texte, le rythme propre des pages de presse, régies par une structure « scripto-visuelle » (Jacobi, 1987), mais aussi la fragmentation, au sein de l'espace du texte, du discours en unités documentaires, en micro-genres obéissant à des contraintes de forme et d'énonciation diverses, actualisent et inventent tout à la fois les enjeux liés à la présentation des savoirs légitimes dans l'espace public. Ils leur donnent une forme singulière, qui fait prendre corps, comme on le détaille ici sur quelques exemples, à des grilles de perception du monde : répartition des paroles, tri des phénomènes signifiants, émergence de catégories représentatives.

- 26 Aussi le constat de la polychrésie des objets de communication scientifique ne s'accomplit-il réellement que si l'on choisit de maintenir les tensions à l'œuvre dans les documents, plutôt que de les résorber en une lecture unifiante. Dès lors, le rapport du texte à ses effets cesse d'être seulement celui d'un moyen à un but, car l'épaisseur propre de l'objet textuel, sa résistance à toute simplification, joue un rôle social irremplaçable. À cet égard, il me semble qu'une théorie du processus de communication qui reconnaît la multiplicité des enjeux des pratiques symboliques et une sémiologie des documents qui maintient en eux l'hétérogénéité des normes, des langages et des rhétoriques ont partie liée. Plus exactement, la prise en compte de cette troisième définition du média, comme dispositif éditorial, matériel et symbolique de communication structurant, conduit à donner une place déterminante au texte en tant qu'objet singulier et hétérogène, lieu d'inscription et de métamorphose de logiques diverses. L'objet-texte n'est donc pas seulement un lieu d'actualisation d'une structure discursive, il est une construction formulant des compromis et autorisant des regards divergents. Hétérogène, le texte scientifique l'est parce qu'il mobilise diverses traditions, parce qu'il rassemble des substances d'expression non réductibles l'une à l'autre, parce qu'il juxtapose des modèles de discours : parce que, grâce à ces propriétés, il redistribue sans cesse les lieux de conflit du discours social. Ce *patchwork* de la communication dans l'espace public ne demande aucune résorption dans une fonction ; il a aussi pour conséquence de détourner les analystes de vouloir en *prédire* le fonctionnement.
- 27 Plus globalement, les niveaux successifs de définition de la notion de média ici décrits, et distingués pour l'analyse, ne sont évidemment pas indépendants : entre l'ouverture sociale de la communication, l'inscription de celle-ci dans le cadre d'enjeux sociaux et de logiques de légitimation des discours, l'émergence de rôles éditoriaux nouveaux et l'invention des formes matérielles et symboliques du document, le lien est évident. Les régimes actuels de la communication sur les sciences sont à la fois déterminés par la construction de communautés discursives nouvelles, par la rencontre de logiques sociales et par la construction d'objets textuels hybrides. Rien ne serait donc plus absurde que de dénoncer l'ambiguïté de la notion de média, de proposer de réduire l'analyse à l'une de ces composantes. C'est en effet à la croisée des diverses définitions essentielles des médias ici ébauchées que les changements qui affectent aujourd'hui la communication médiatique sur la science peuvent être appréhendés.

6. Nouvelles pratiques ou nouveaux regards?

- 28 Dès lors que l'on admet les pluriels ici commentés, sciences, discours, médias, il n'est pas facile de se prononcer sur les changements en cours dans la communication médiatique sur les sciences. Plutôt que de proposer sur ce point une théorie, je souhaite insister sur quelques difficultés de la question elle-même.
- 29 Il n'est pas rare qu'on rencontre l'idée que *la communication scientifique n'est plus ce qu'elle était* (entendez : la vulgarisation) ou que son *modèle canonique* est révolu. Je ne suis pas sûr que ces déclarations soient, comme disent les logiciens, décidables. La nécessité de réinterroger le cadre dans lequel nous pensons la communication des sciences est certaine. Dominique Wolton défend l'idée que la médiatisation des sciences connaît aujourd'hui une mutation, passant de la vulgarisation à la communication (Wolton, 1997) : en introduisant dans le schéma classique des dimensions qui en sont souvent absentes, la question politique proprement dite et les exigences de succès des médias, il rompt heureusement avec le flou de la notion de *médiation*. Faut-il pour autant conclure à une mutation ? L'analyse des documents révèle plutôt une complexité et une mixité nouvelles des textes, dans leurs rhétoriques formelles et énonciatives. Dans les analyses de discours ici présentées, la référence à un modèle canonique de la vulgarisation permet, soit de montrer la présence de logiques énonciatives différentes, soit de décrire des régimes contrastés de discours actuellement en coexistence au sein des médias, soit, surtout, de mettre en évidence certains caractères des textes qu'une analyse de la vulgarisation comme opération reformulante laissait de côté. Elle a donc une vertu méthodologique dans la lecture ; faut-il lui attribuer, au-delà, une véracité historique ?
- 30 Annoncer un basculement global, d'un régime « classique » à un régime nouveau, suppose de prendre parti à la fois sur les divers niveaux de la réalité médiatique et même de les regarder comme solidaires ; d'autre part, pour affirmer qu'on est sorti du modèle classique de la vulgarisation, il faut supposer que ce modèle a existé et même qu'il a connu une certaine universalité en acte dans les textes (et pas seulement dans les projets) : ce qui ne va pas de soi, lorsqu'on lit avec attention la production de science écrite du siècle dernier et de l'entre-deux guerres, qui manifeste plus de tension que d'homogénéité. Toute la difficulté est de décrire ces nouvelles conditions et ces nouveaux enjeux de la communication sur les sciences, sans mobiliser une vision réductrice de l'histoire de cette activité.
- 31 Il convient d'abord de distinguer le discours par lequel les écrivains scientifiques ont pu expliquer leur rôle, les *vulgates* de la vulgarisation, de la réalité de l'écriture à laquelle ils se sont livrés. Zola prétend faire des romans comme on fait des expériences : pour autant, il faut se référer à bien autre chose que la méthode expérimentale pour caractériser l'écriture des *Rougon-Macquart*. Ce principe vaut, tout aussi bien, pour les textes de vulgarisation contemporains : certains vulgarisateurs se sont présentés comme médiateurs ou traducteurs, mais ils ont fait tout autre chose que traduire des textes préexistants. La difficulté provient de ce que certaines représentations réductrices, dues aux acteurs eux-mêmes, ont été renforcées par les théoriciens, dans leur volonté de modéliser « scientifiquement », c'est-à-dire de façon méthodologiquement contrôlable, l'activité de vulgarisation : ainsi a-t-on pu chercher, successivement, à mesurer une économie des pertes et distorsions d'information, à reconstruire des chaînes d'acteurs, à mesurer les apprentissages de publics ou à modéliser les opérations de reformulation.

- 32 L'analyse de discours a apporté sa contribution à une telle réduction du cadre d'observation : soucieuse d'observer l'existence d'un discours de vulgarisation (DV) et d'objectiver son existence par des opérations de transformation mesurables et quantifiables, elle a cherché à neutraliser la question du texte comme objet global, en adoptant la perspective de la reformulation d'un déjà-donné : le choix méthodologique de *décrire le discours de vulgarisation comme une opération de transformation d'un discours source (de science) en discours second* a conduit à faire de la traduction (interlinguale) la structure déterminante des textes, au détriment de leur créativité et de leur singularité (Jeanneret, 1994 : 30-41). Ainsi, le modèle technique de la reformulation a-t-il redoublé la métaphore traditionnelle de la traduction : même s'il a montré l'idéologie à l'œuvre dans cette représentation des textes, il a utilisé cette hypothèse comme cadre de saisie du fait textuel, engageant ainsi l'idée que le « discours » de vulgarisation était, pour l'essentiel, une transformation locale du déjà-dit.
- 33 En raison de cette imbrication – inévitable – des propriétés des textes et des hypothèses de lecture, la mise en perspective historique devient très complexe. L'accord me semble aujourd'hui s'être fait sur l'idée que les productions de communication scientifique ne peuvent pas être décrites, ni comme une simple opération locale de reformulation, ni comme une forme de communication dont la fonction serait purement didactique : ces deux projets sont à l'œuvre dans les textes, mais ils ne concernent qu'une partie du travail poétique en jeu dans l'écriture et la lecture de textes évoquant les savoirs scientifiques. Mais il faut bien dire que la communication scientifique n'a jamais été conforme de fait à ces modèles auxquels on oppose aujourd'hui ses formes actuelles.
- 34 Les textes de communication scientifique n'ont jamais été de simples traductions de textes spécialisés, ils ont toujours convoqué des liens de nature très différente entre science, culture et société (utilitaristes, moraux, politiques, esthétiques). Ils n'ont jamais connu de modèle poétique unique, mais présentent au contraire des rhétoriques profondément différentes. Ils n'ont jamais été exempts de contradictions formelles et idéologiques, de compromis liés à la présentation de données complexes, dans des espaces textuels limités, vis-à-vis de destinataires dont les attentes doivent être construites. Comme les textes contemporains, ils manifestent en permanence l'absence de légitimité propre, et empruntent à des formes, des valeurs et des logiques discursives hétérogènes. Les liens établis par ces textes entre représentations partagées et savoirs spécialisés mobilisent depuis fort longtemps des imaginaires très divers et, à travers eux, l'ensemble des idéologies qui traversent les sociétés, si bien que l'instabilité des logiques textuelles, entre explication, récit, argumentation, évocation, y est constante comme aujourd'hui. Les récits des écrivains scientifiques proposent des thématiques et des logiques narratives complexes, porteuses de diverses représentations de la science et de la relation à la science. Loin de mettre en présence seulement un savant, un médiateur et un ignorant, les systèmes énonciatifs convoquent un nombre considérable d'instances, génériques et spécifiques, construisant des édifices culturels à dimension tout à la fois sociale, politique, épistémique et symbolique.

7. Quelques hypothèses sur l'actualité médiatique.

- 35 À cet égard, le style d'analyse développé par les études ici présentées me semble être une nouvelle façon de lire les textes de communication scientifique, quels qu'ils soient, avant d'être la description de nouveaux types de textes. Pour autant, il n'est pas question de

nier que les régimes de communication médiatique sur les sciences connaissent actuellement des mutations importantes, et cela aux trois niveaux de description des réalités médiatiques précédemment définis : l'ampleur sociale des communautés concernées, les règles et dynamiques de l'espace public, la créativité des formes éditoriales. Il me semble que ces modifications peuvent être définies, non en termes de basculement global, mais comme un mixte de traditions conservées, de glissements et de ruptures.

- 36 Je pense qu'il existe un noyau dur, sinon de la vulgarisation, en tout cas de la communication des sciences, avec une historicité longue, liée aux grandes définitions du statut des sciences dans la société, de ce que j'appellerai le mythe social de La Science. Ce noyau dur témoigne de la rémanence d'un certain nombre de dispositifs textuels et de formes discursives. Il tient à la fois à la permanence des problèmes fondamentaux que pose tout projet de partage de savoirs spécialisés, à la force de tradition de certaines ressources rhétoriques et iconiques, et, fondamentalement, aux *contradictions que soulève le fait de communiquer sur un discours censé échapper aux règles et contraintes de la communication*. Il me semble important d'admettre cet espace de permanence, certes relative, des pratiques discursives, sans lequel les réels changements ne peuvent être observés. En effet, cette poétique du texte scientifique doit encore être élucidée. Elle engage des catégories transverses, classiques dans l'analyse des textes et des discours (systèmes énonciatifs, formes narratives, tropes, etc.) mais ces catégories y jouent un rôle particulier, tenant au lien qui peut s'établir entre qualité des savoirs et qualité de leur socialisation : la poétique des savoirs peut contribuer à élucider cet espace où se rencontrent épistémologie et analyse discursive. Le travail pour mettre ainsi en rapport des systèmes énonciatifs avec des conceptions sociales de la science, ou des formes narratives avec des modèles épistémologiques, me semble mériter d'être poursuivi, à un certain niveau de généralité. Nous devons pouvoir reconnaître la vivacité de ces ressources rhétoriques dans les textes contemporains, sous des formes nouvelles : cette réinscription de grandes catégories poétiques permet de préciser le jeu du permanent et du mouvant, de ce qui reste acquis et de ce qui est contesté.
- 37 Pour prendre deux exemples, les textes contemporains de presse ne peuvent faire l'économie complète d'une rhétorique de la divulgation (incipits, formes narratives, modèles métaphoriques, définitions, etc.), lors même qu'ils ne sont pas principalement explicatifs, et ils continuent de convoquer périodiquement la parole scientifique comme une parole particulière, dont l'autorité ne doit pas être produite par un sujet ni modalisée par une incertitude, une parole qui ne vient de nulle part, même lorsqu'ils prennent un tour contestataire vis-à-vis de l'*establishment* scientifique. Certes, ces motifs ne sont, ni aussi systématiques, ni aussi évidents, qu'ils ont pu l'être au siècle dernier : on peut construire certains textes selon une implication de communication fortement affranchie de l'hypothèse didactique, on peut discuter au sein des textes l'autorité scientifique. Mais, dans l'état actuel des discours de grande presse, ces deux motifs, de l'*éducation sociale* et de la *transcendance langagière*, ne sont jamais tout à fait absents. Sans doute la disparition de ces deux motifs signifierait-elle une mutation discursive radicale ; mon avis est alors qu'on ne pourrait plus parler de communication scientifique.
- 38 Si l'on approfondit ces deux exemples, on peut formuler l'hypothèse d'un type de changement, qui affecte, non la présence des motifs discursifs, mais leur équilibre et leur distribution entre microstructures et macrostructures. Certains dossiers de presse consacrés à la vache folle ou au réchauffement de la terre repoussent dans les marges la

référence au savoir absolu et l'effort explicatif : ils mettent au premier plan, dans la construction textuelle, la question des enjeux de société, de la responsabilité des scientifiques, de l'histoire des recherches et de ses incertitudes. Il y a là une modification des économies textuelles. Dans les grands textes de vulgarisation du XIX^e siècle, ces dernières questions sont présentes et débattues, mais avec un autre statut : elles sont omniprésentes dans le tissu microstructurel des textes, sans jamais fournir le cadre rhétorique général. Ici, ce sont les formules explicatives ou les reformulations qui deviennent marginales. Mais dans les deux cas, les éléments ici opposés (pour simplifier, d'un côté un discours didactique et de l'autre une forme de controverse sur les effets sociaux des découvertes) sont également indispensables. Sans une définition (diffuse, mais structurante) du rôle social des découvertes et la construction d'un lien entre science et démocratie, il ne peut y avoir *La Science et la vie*. Sans une référence (sporadique, mais indispensable) à la vérité des savoirs scientifiques, il n'y a pas de débat médiatique sur la vache folle ou le sang contaminé. Mais la modification du rapport entre macrostructures et microstructures a des effets essentiels.

- 39 En d'autres termes, l'une des modifications majeures de l'espace médiatique contemporain est que certains des enjeux sociaux de la science y deviennent plus visibles, plus difficiles à contourner ; d'une certaine façon, la polychrésie de la communication scientifique est exhibée, plutôt que d'être masquée. Cette remarque suggère une autre piste d'analyse, qui concerne la répartition de l'explicite et de l'implicite dans les textes. Il y a un certain nombre d'idées qui fondent très régulièrement le discours de vulgarisation du XIX^e siècle, mais qui y sont très rarement thématiques en tant que telles. Un exemple remarquable est celui de la technique. L'efficacité du lien entre science, technique et société, est d'autant plus forte et indiscutée que le concept de technique est escamoté. Le régime le plus idéologique du lien entre science et technique est en effet celui de l'*application* : la technique, non nommée comme telle, est la science appliquée, ce qui place la réalisation des objets matériels dans le prolongement indiscuté de l'invention (la science nous rendant, par elle-même, comme maîtres et possesseurs de la nature). Au sein d'un tel régime discursif, certaines questions ne peuvent se formuler (ce qui définit très classiquement, depuis Foucault, la contrainte énonciative) : par exemple, la question de la créativité propre de la technique et du mode de pensée qui est le sien, ainsi que celle des conditions sociales et politiques de la décision industrielle.
- 40 Un autre exemple de modification de l'équilibre entre implicite et explicite est celui des rôles énonciatifs, tels qu'ils apparaissent dans les textes contemporains. La question s'y pose, de plus en plus explicitement, des diverses paroles autorisées dans le champ de la science aujourd'hui. Cette question, posée explicitement par la querelle des impostures (qui a le droit, aujourd'hui, de parler de la science ? faut-il proscrire certaines paroles sur la science ?) a toujours structuré les formes du texte scientifique : c'est bien cet *emballage polyphonique* qui a toujours distingué les textes de vulgarisation d'une traduction des textes spécialisés, puisque les instances de parole directement ou indirectement convoquées y prolifèrent. Ce qui caractérise les formes de communication médiatique contemporaine, c'est bien l'*inscription explicite* de cette question, et dans de nouvelles formes de textes (témoignages, interviews, recueils de positions contradictoires, dispositifs textuels antithétiques, etc.) et dans des controverses explicites sur la question du droit à la parole, et sur les formes institutionnelles d'organisation de « débats citoyens ».

- 41 Ces quelques exemples visent à montrer qu'il est possible de reconnaître des changements importants dans les conditions de communication médiatique sur les sciences, sans poser ces changements en antithèse avec une conception caricaturale de l'histoire de cette activité. Au sein de la complexité ancienne des formes et enjeux de la communication scientifique publique, les modifications d'équilibre, les solutions nouvelles apportées à des questions anciennes, et surtout l'émergence de questions là où ne figuraient jusque là de que des réponses permettent de dessiner un espace plus controversé, plus problématique, plus ouvertement polychrétique de débat sur les sciences, leur communication, et leur effet sur la culture.
- 42 D'où une hypothèse plus générale, que je soumetts ici à discussion. Le changement majeur auquel nous assistons est peut-être ce que je nommerais une *remontée de la poétique*, de la rhétorique interne des textes vers la configuration même de la textualité et, plus largement, de l'interaction communicative elle-même.
- 43 La multiplicité des enjeux de la communication scientifique n'est pas une nouveauté, ni, conséquemment, la complexité des textes de communication scientifique. Mais cette complexité a été principalement actualisée jusqu'à un passé récent par un ensemble d'inventions rhétoriques opérant dans l'espace rédactionnel d'un texte continu assorti d'illustrations : espace qui fournissait à la richesse de ces jeux son cadre indiscuté et régulièrement reconduit. Aujourd'hui, la répartition des questions, des paroles, des représentations relatives aux sciences, et par là même le cadre de textualisation des sciences deviennent en eux-mêmes des enjeux majeurs. Cette activité organisatrice de la communication se déploie donc dans la configuration même des textes : inscription des paroles, coexistence des formes rhétoriques, définition des rôles communicationnels et, plus généralement, exhibition de la complexité même de l'espace des discours possibles.
- 44 Si cette hypothèse, que les analyses ici présentées suggèrent fortement, devait être confirmée, cela signifierait, en schématisant, que le journaliste scientifique n'a plus pour mission impérative d'intégrer les éléments d'information dans un discours unique, qui serait le *discours journalistique sur la science* (qu'on le nomme, ou non, DV), mais qu'il peut disposer divers régimes de discours en une entité fragmentée et contradictoire. Mais cette liberté implique une contrainte symétrique, non moins forte : celle d'exercer le pouvoir d'énonciation éditoriale qui est le sien, en tant qu'auteur de l'espace du texte (Souchier, 1998), un pouvoir qui n'a jamais été aussi important. Comme l'indiquent plusieurs études ici présentées, le journaliste, libéré de la responsabilité d'énoncer le discours légitime sur la science, pourrait être mis en demeure de produire l'*énonciation acceptable d'une polyphonie des discours possibles sur les sciences*.
- 45 La question se pose dans un cadre inter-médiatique, car la distribution éditoriale des représentations et paroles sur la science au sein des textes écrits s'inscrit dans un mouvement plus général de configuration des dispositifs médiatiques et de leurs paramètres communicationnels : si l'on en croit les discussions actuelles sur les formes légitimes du « débat public », par rapport auxquelles les médias écrits auront à se situer, la responsabilité éditoriale des médias, en ce qui concerne les espaces de parole sur les savoirs, est en train de devenir une question politique explicite.

BIBLIOGRAPHIE

- BEACCO, J.-C., dir (1992) : « Ethnolinguistique de l'écrit », *Langages* n° 105, Larousse.
- BEACCO, J.-C. (1995) : « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux arts et appréciatif », *les Carnets du Cediscor* n° 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BENSAUDE-VINCENT, B. et RASMUSSEN, A., dir. (1997) : *La Science populaire dans la presse et l'édition, XIX^e et XX^e siècles*, CNRS Éditions, Paris.
- CARTELIER, D. (1997) : *La Communication scientifique face à l'industrialisation*, thèse, université Grenoble III.
- CHEVEIGNÉ (de), S., dir (1997) : *Sciences et médias, Hermès* n° 21, CNRS Éditions.
- CHEVALIER, Y. (1999) : *L'Expert à la télévision*, CNRS Éditions, Paris.
- CHOUTEAU, M. (1999). *Les intentions vulgarisatrices : étude d'ouvrages de vulgarisation de 1686 aux années 1950*, thèse, université Paris VII.
- DECROSSE, A. et NATALI, J.-P., dir. (1988) : *Sciences et médias. Penser, imaginer, connaître*, Didier, Paris.
- FAYARD, P. (1988) : *La Communication scientifique publique (de la vulgarisation à la médiatisation)*, Chronique sociale, Lyon.
- FOUCAULT, M. (1969) : *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris.
- HABERMAS, J. (1968) : *Technik und Wissenschaft als « Ideologie »*, Suhrkamp Verlag, Francfort.
- JACOBI, D. (1987) : *Textes et images de la vulgarisation scientifique*, Peter Lang, Berne.
- JACOBI, D. (1999) : *La Communication scientifique : discours, figures, modèles*, PUG, Grenoble.
- JEANNERET, Y. (1994) : *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, PUF, Paris.
- JEANNERET, Y. (1998) : *L'Affaire Sokal ou la querelle des impostures*, PUF, Paris.
- JOST, F., dir. (1997) : *Le Genre télévisuel, Réseaux* n° 81.
- JURDANT, B. (1973) : *Les Problèmes théoriques de la vulgarisation*, thèse, université de Strasbourg.
- LECOURT, D. (1981) : *L'Ordre et les jeux. Le positivisme logique en question*, Grasset, Paris.
- LECOURT, D. (1990) : *Contre la peur : de la science à l'éthique, une aventure infinie*, Hachette, Paris.
- LEGENDRE, P. (1982) : *Paroles poétiques échappées du texte : leçons sur la communication industrielle*, S euil, Paris.
- MEHL, D. (2000) : « La Figure du témoin anonyme », colloque *Figures de l'anonymat : médias et société*, ENS Fontenay/Saint-Cloud - université Paris VII.
- MOIRAND, S. (1995). « L'évaluation dans les discours scientifiques et professionnels », *les Carnets du Cediscor* n° 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- MORTUREUX, M.-F., dir (1982) : *La vulgarisation, Langue française* n°53, Larousse.
- PAILLIART, I., dir. (1995) : *L'Espace public et l'emprise de la communication*, PUG, Grenoble.

PETIOT, G. (1995) : « Voile, tchador ou foulard ? Problèmes de dénomination dans le discours des médias », *les Carnets du Cediscor* n° 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

ROQUEPLO, P. (1974) : *Le Partage du savoir : sciences, culture, vulgarisation*, Seuil, Paris.

SERRES, M. (1989) « Paris 1800 », dans *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris.

SOUCHIER, E. (1998) : « L'Image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Cahiers de médiologie* n° 6.

VAILLANT, A., dir. (1996) : *Écrire/savoir. Littérature et connaissances à l'époque moderne*, Printer, Saint-Étienne.

WOLTON, D. (1997) : « De la vulgarisation à la communication », *Hermès* n° 21, CNRS Éditions.

NOTES

1. Les notions d'hétérogénéité et de transversalité qui informent les études ici présentées me semblent conformes aux hypothèses initiales de Michel Foucault, qui écrivait : « Au lieu d'être une chose dite une fois pour toutes [...] l'énoncé, en même temps qu'il surgit dans sa matérialité, apparaît avec un statut, entre dans des réseaux, se place dans des champs d'utilisation, s'offre à des transferts, à des modifications possibles, s'intègre à des opérations et à des stratégies où son identité se maintient ou s'efface » (Foucault, 1969 : 138). On peut considérer les études actuelles comme tentatives pour traduire en enquêtes précises ce principe général.

2. Je préfère le terme d'implication pour désigner l'ensemble des autoreprésentations du processus de communication que propose tout texte. Le terme « contrat de communication », que j'ai employé dans mes premières analyses des textes triviaux, a reçu depuis une définition strictement juriste, que les polémiques qu'il a suscitées a renforcée (Jost, 1997). Je ne pense pas qu'il faille présupposer pour toute communication la préexistence de règles partagées, mais plutôt que chaque acte de communication propose un type d'implication, qui peut être inconsciemment adopté par le récepteur, dénoncé, détourné, réinterprété.

3. L'approche des faits médiatiques est structurée dans ce recueil par la référence à l'écrit, à la fois parce que les productions écrites y sont dominantes, et parce que les autres médias y sont étudiés par l'intermédiaire de la transcription écrite. Cela posé, il est essentiel – et nouveau, me semble-t-il, dans l'analyse des « discours » sur la science – que toutes les dimensions de la réalité médiatique, en tant qu'espace de communication sociale obligé de nos sociétés, soient prises en compte, et qu'elles le soient dans le mouvement même de l'interprétation des données textuelles. À cet égard, travailler dans le champ privilégié de l'écrit n'est donc pas une limite invalidante, si l'écrit est analysé, en tant que média, dans l'ensemble de ses dimensions constitutives, et si ces diverses dimensions sont mises en relation par la lecture. À mon avis, il vaut mieux comprendre la pleine *médiaticité* des discours écrits de presse dans notre société aussi précisément et aussi richement que possible, plutôt que de tenir un discours abusivement généralisateur sur le rôle des médias, sur la médiation des savoirs, ou, pis, sur les « technologies cognitives ». C'est dans le cadre de cette *médiaticité* de l'écrit que je me place dans la suite de cette analyse.

4. Elle est classique en rhétorique : la difficulté particulière que comporte le fait d'argumenter sur des sujets spécialisés devant un double public est un thème de prédilection de l'éristique grecque et romaine.

5. C'est pourquoi les explications démythifiantes de la vulgarisation destinées à montrer que la *vraie* fonction de ce discours réside dans la communauté des spécialistes ne me semblent pas moins réductrices que les modèles qu'elles combattent.

RÉSUMÉS

Ce texte est une réaction, de la part d'un chercheur en sciences de l'information et de la communication, à la lecture des travaux d'analyse de discours développés par le CEDISCOR à propos de la communication sur les sciences dans les médias. Il s'emploie à décrire quelques conséquences théoriques et pratiques du fait d'aborder les textes dans leur hétérogénéité, et de confronter cette hétérogénéité à plusieurs niveaux de définition du cadre médiatique. À partir d'une exploration des rapports complexes entre sciences, discours et médias (les pluriels étant essentiels), l'auteur s'interroge sur la façon de définir des changements significatifs dans les régimes de construction des discours scientifiques contemporains et le rôle qu'y jouent les médias et leurs acteurs, sans caricaturer l'image de ce qu'a pu être la tradition vulgarisatrice.

Of Medias, Sciences and Texts: about contemporary constructions of scientific objects and scientific voices

This paper is a reaction coming from a scholar in information and media sciences, to the recent studies by the Cediscor on scientific communication in the media. It aims to describe some major theoretical and practical consequences linked to regarding the texts as heterogeneous objects, and referring its heterogeneity to a range of definitions of what we call "medias". Grounding his analysis on an overview of the complex relations between sciences, discourses and medias (the plurals being crucial) the author ponders how to identify significant mutations in the way contemporary scientific discourses are constructed in the medias, without caricaturing the representation of long-time traditions in the popularization of science.

AUTEUR

YVES JEANNERET

Professeur en sciences de l'information à l'université Charles-de-Gaulle (Lille-III). Il s'est intéressé, notamment, à la vulgarisation scientifique, comme en témoigne son ouvrage *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation* (1994, PUF), et aux discours fondateurs ainsi que l'illustre *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures* (1998, PUF). Il a participé à la table ronde de clôture de la Journée Scientifique « Sciences et médias : transversalités linguistiques et discursives » qui se déroulait en Sorbonne, le 28 novembre 1998.